



Les entreprises remettent leurs cadres à l'anglais

Tests d'évaluation et formation continue permettent de combler les insuffisances résultant d'un enseignement trop académique sur les bancs de l'école.

CAROLINE BEYER

FORMATION Les Français ne sont pas les champions des langues. À peine 8,5 % des cadres de niveau master sont « expérimentés » en anglais, selon une enquête de Global ETS. « Ne pas maîtriser cette langue est un vrai frein en terme d'évolution de carrière », prévient Antoine Lecoq, consultant chez Page Personnel.

Quelle politique les entreprises adoptent-elles ? « Il y a celles qui ont une attitude proactive et celles qui bricolent », explique Alain Daumas, directeur France de Global ETS, société éditrice du test TOEIC (Test of English for International Communication). Il rappelle que, dès les années 1990, Renault a soumis ses jeunes recrues à ce test puis, à partir de 1998, ses managers.

Pour sa part, Natanaël Wright, cofondateur et président du bien connu Wall Street Institute, est plus dur encore. « Les grosses sociétés recherchent des prix au ras des pâquerettes, souvent au mépris de la qualité. Dans cette logique, elles choisissent des solutions tout e-learning, dont on sait qu'elles ne marchent pas. »

Sans compter que les stagiaires dont la formation est prise en charge par l'employeur sont beaucoup moins assidus que ceux qui payent de leur poche. « L'idée de faire payer est inacceptable en France, c'est pourtant le cas ailleurs », ajoute-t-il.

Les entreprises exigent un certain niveau au TOEIC que les écoles d'ingénieurs et de commerce utilisent pour l'obtention du diplôme. À ce test américain, Cambridge Esol, un département de l'université anglaise Cambridge,

propose une alternative, le Bulats (Business Language Testing), qui n'est pas uniquement basé sur un QCM (questionnaire à choix multiples). « Depuis trois ans, nous connaissons un vrai décollage », affirme Anthony Harvey, directeur France et Benelux.

Cet organisme, qui a déjà œuvré pour la Société générale et EADS, vient de décrocher un contrat avec Air France, pour évaluer pas moins de 63 000 collaborateurs. « Ce test est utilisé par les en-

treprises au moment de l'embauche et pour les promotions internes », explique Anthony Harvey.

Parler « globish »

Pour faciliter l'usage de l'anglais professionnel dans le monde et briser au passage des inhibitions bien françaises, Jean-Paul Nerrière, ancien vice-président d'IBM USA, propose le globish, un anglais réduit à un vocabulaire simple de 1 500 mots. Chez les anglophones, l'idée de parler

« globish » peine à s'imposer. « Ils y voient une perte d'hégémonie », observe-t-il. En France, il se heurte au « lobby des profs d'anglais » qui n'envisagent pas cette langue comme un outil de communication, mais comme une porte ouverte sur une culture. Aujourd'hui, Jean-Paul Nerrière espère bien convaincre les Chinois.

Pour ceux que les apprentissages classiques rebutent, reste la toute nouvelle méthode Say It, qui permet d'apprendre les verbes irréguliers sur fond de gospel. ■



34 %

C'est la proportion
des salariés (bac + 5)
qui ont le niveau
opérationnel
de base en anglais.

